Ami du Clergé du 27 avril 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XXIII. Le Verbe éternel, 257.
Pour la fête du Patronage de S. Joseph. *(Plan).* **— Le Patron de l'Eglise universelle, 258.**
Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — La carrière de la Sainte, 259.
A l'école des Saints. — XXIII. S. Athanase : la constance, 262. — XXIV. S. Antonin : la sagesse, 265.
Les fêtes de l'Eglise. — LVII. Le Patronage de S. Joseph, 267. — LVIII. L'office de la fête, 269.
Explication du Catéchisme. — *12e Leçon :* **VIIIe article du Symbole, le Saint-Esprit, 271.**

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XXIII

LE VERBE ÉTERNEL

Mes frères,

Le deuxième article du Symbole des Apôtres exprime notre foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu le Père. Jésus-Christ est à la fois Dieu et homme. Aussi avant d'étudier sa personne et son histoire dans le temps comme homme, nous avons d'abord à l'envisager comme Dieu. Ce sera l'objet de notre entretien d'aujourd'hui.

L'évangéliste S. Jean a mis en relief la divinité du Verbe. C'est donc lui que nous suivrons dans notre exposé. De lui nous apprendrons ce qu'est le Verbe et ce qu'il a fait.

I

D'abord pourquoi ce nom donné à la seconde personne de la Sainte Trinité : le *Verbe?* « Verbe » signifie « parole. » Tout être intelligent a une pensée, des idées. La pensée ou l'idée, c'est la représentation dans l'intelligence d'un objet connu. Je connais le soleil et mon intelligence se le représente intérieurement : cette représentation intérieure est l'idée de soleil. Toute idée tend à s'extérioriser par la parole. Même quand la parole ne s'exprime pas à l'aide de la langue, elle existe ordinairement dans notre esprit. Autrement dit, en même temps que l'idée, mon intelligence se représente le mot qui exprime cette idée.

Dieu, qui est souverainement intelligent, a une pensée. Mais cette pensée l'emporte sur les nôtres, elle est infiniment plus parfaite qu'elles. Et cela de deux façons. D'abord parce que Dieu n'a pas besoin comme nous de morceler sa pensée en autant d'idées qu'il y a d'objets; il les étreint tous dans une pensée unique. Ensuite parce que cette unique pensée de Dieu possède une personnalité et une vie véritables : la pensée de Dieu est une personne vivante. C'est elle que nous nommons le Verbe, c'est-à-dire la pensée de Dieu qui s'exprime.

Les trois idées que S. Jean expose au sujet de la personne du Verbe dans le prologue de son évangile sont celles-ci : au commencement était le Verbe; le Verbe était au commencement vers Dieu; le Verbe était Dieu. Je les explique l'une après l'autre.

Au commencement était le Verbe. Il s'agit du commencement du monde, et j'entends par là tous les êtres créés. Avant que le premier être créé existât, le temps lui-même n'était pas, car il n'est constitué que par la naissance, les transformations, les successions et les disparitions des créatures. Nous avons conscience que le temps s'écoule parce que nous constatons des changements en nous-mêmes et dans les êtres qui nous entourent. Tant qu'il n'y eut pas d'être capable de changer, il n'y eut pas non plus de temps. Or avant l'apparition du premier être créé, seul capable de changement, puisque Dieu est immuable, et du temps, le Verbe était. Donc le Verbe est antérieur au temps et lui échappe.

Deux idées découlent de celle-ci. La première, c'est que le Verbe appartient à Dieu, puisque, étant, comme nous l'avons dit, une pensée, il appartient nécessairement à quelqu'un qui pense, donc au seul être existant et pensant avant le temps, à Dieu. De plus, le Verbe était en Dieu. En effet si nos pensées à nous, créatures, sont en nous de telle sorte qu'elles pourraient ne pas être, en Dieu la pensée est substantielle, c'est-à-dire qu'elle ne peut pas ne pas exister et qu'elle fait partie de son être. Ce qui fait partie de notre être est nécessairement en nous. Le Verbe était donc en Dieu, au sein de Dieu.

Le Verbe était au commencement vers Dieu. Qu'est-ce que cela signifie ? Le mot « vers » veut dire : tourné dans la direction de, faisant face à. Ainsi un miroir est tourné dans ma direction ; il me fait face, il me renvoie mon image. De même, l'expression que j'explique signifie que le Verbe renvoie à Dieu sa propre image; aussi est-il appelé dans les Livres Saints « le miroir parfait, l'image excellente du Père, la figure de sa substance. » Le Verbe est donc bien distinct du Père, puisque la pensée du Père sort de lui-même ; mais il est en relation intime avec le Père, puisqu'il réfléchit la substance du Père. Le Verbe, émanant de Dieu, est son Fils; reproduisant exactement la substance du Père, il lui est en tout semblable et égal.

La troisième vérité présentée par S. Jean découle des deux précédentes : le Verbe, existant avant le temps, est éternel. Etant en tout semblable et égal au Père, il est Dieu comme lui.

S. Augustin explique clairement ces vérités par la comparaison suivante : Il n'y a pas de lumière sans éclat; l'éclat reflète la lumière; l'éclat, tout en étant distinct de la lumière, a la même nature que la lumière, il est lui aussi lumière.

II

Voyons maintenant quelle est l'œuvre du Verbe. Ici encore il y a trois idées essentielles chez

S. Jean : le Verbe a tout fait et rien n'a été fait sans lui ; le Verbe est la vie des choses et la vie des choses fait la lumière des hommes ; cette lumière, les hommes ne l'ont ni comprise ni acceptée.

Le Verbe a tout fait et rien n'a été fait sans lui. La création, vous le savez, est spécialement attribuée au Père. Il n'en reste pas moins vrai que les trois Personnes de la Sainte Trinité y ont contribué. S. Jean insiste sur le rôle essentiel du Verbe dans cette œuvre. Vous allez comprendre facilement sa pensée.

Lorsque nous, créatures, nous voulons fabriquer un objet, écrire une belle page ou accomplir une bonne action, il faut nécessairement que nous pensions à ce que nous voulons faire. C'est même souvent faute d'avoir suffisamment réfléchi à notre travail que nous le manquons ou que nous ne produisons qu'une œuvre imparfaite. De même, c'est la pensée du Père qui a présidé à la création du monde. Or, nous l'avons dit, cette pensée est une vraie personne, elle est Dieu le Fils. Ainsi il est vrai de dire que toutes choses ont été créées par la pensée de Dieu, c'est-à-dire par son Verbe.

Bien plus, c'est le Verbe qui est la vie des choses créées. On raconte que quand Michel-Ange eut terminé sa célèbre statue de Moïse, il la trouva si vivante qu'il lui adressa cette apostrophe : « Mais parle donc ! » Qu'est-ce qui avait donné la vie à ce bloc de marbre ? La pensée géniale de l'artiste. Ce qui est vrai ici d'une simple image de la vie se réalise à la lettre dans la création. Qu'est-ce qui a donné aux créatures la vie physique, intellectuelle et morale ? C'est la pensée de Dieu, c'est-à-dire le Verbe.

Que cherchons-nous lorsque nous sommes en présence d'une œuvre humaine, une statue, un livre, un tableau ? Nous cherchons à pénétrer la pensée de son auteur, à la connaître et à la comprendre dans la mesure du possible. Si nous y parvenons, c'est une véritable lumière qui s'allume alors dans notre esprit. De même, en contemplant et en étudiant la création, nous devons retrouver la pensée du Père, la connaître, et cette connaissance allumera et fera briller dans notre esprit une grande lumière sur les vérités premières : l'existence de Dieu, sa toute-puissance, son infinie bonté, son souverain domaine sur nous et notre dépendance à son égard. C'est ce que S. Jean veut nous faire comprendre en disant : La vie des choses est la lumière des hommes.

Mais en réalité cette lumière a-t-elle été reçue par les hommes ? Non. Pourquoi ? Par la faute même de ceux-ci. Ils avaient reçu de Dieu une intelligence capable de remonter des choses créées à l'idée de Dieu ; mais le péché originel est venu obscurcir cette intelligence. Les passions déchaînées sont venues la troubler et l'égarer. La volonté, blessée et amoindrie, a manqué du ressort nécessaire pour commander, et ainsi l'homme, au lieu de lire clairement dans le grand livre de la nature les enseignements qu'y avait mis le Créateur, s'est trouvé dans la situation d'un esprit borné qui ne comprend rien au livre qu'on lui a présenté. La lumière continuait à briller, mais les ténèbres étaient entrées dans l'intelligence humaine ; selon l'expression de S. Jean, celle-ci était devenue ténèbres. Désormais les hommes ne pouvant plus être sauvés par la science que Dieu leur avait permis d'acquérir facilement, ils trouveront un autre moyen de salut dans la Révélation. Le Verbe va venir sur terre, il parlera. Seront sauvés ceux qui croiront en lui.

* *

L'exposé de ces vérités, surtout de celles que nous avons examinées en premier lieu sur la personne du Verbe, est évidemment un peu difficile à comprendre, parce qu'il s'agit d'un pur esprit, alors que nous sommes habitués à raisonner sur des êtres matériels, et aussi parce que ces vérités nous font toucher Dieu, si infiniment supérieur à nos pauvres intelligences. Néanmoins il est utile de les connaître pour fortifier notre foi. Demandons à Dieu de suppléer par sa grâce à l'impuissance de notre esprit et de nous accorder la lumière qui éclairera nos ténèbres. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU PATRONAGE DE S. JOSEPH
(Plan)

LE PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

Avant S. Joseph, un personnage de l'Ancien Testament a porté ce nom. 1° Il était le préféré de Jacob à cause de ses vertus. 2° Il procura du pain aux Egyptiens au cours d'une grande famine. 3° Il veilla sur les derniers moments de Jacob et le fit ensevelir dans la terre de ses pères.

S. Joseph 1° a été choisi par Dieu comme père nourricier de Jésus à cause de ses vertus. 2° Il a contribué, en élevant Jésus, à donner au monde le pain eucharistique. 3° Il est honoré comme le patron de la bonne mort.

A ces trois titres il est bien le patron de l'Eglise universelle : 1° le patron des fidèles, à qui il enseigne les vertus essentielles du christianisme ; 2° le patron des prêtres, qui doivent donner Jésus au monde, spécialement par l'Eucharistie ; 3° le patron des fidèles et des prêtres, en obtenant à tous ceux qui se confient à lui la grâce essentielle que l'Eglise veut ménager à ses enfants, la grâce d'une bonne mort et du salut.

I. — *S. Joseph, patron des fidèles*

Il leur enseigne les vertus essentielles du chrétien :

1° L'HUMILITÉ. — *a)* S. Joseph est humble dans ses actes : c'est un ouvrier ; il accepte un rôle secondaire dans la Sainte Famille ; il renonce sur l'ordre de Dieu au droit essentiel de l'époux. Il est humble dans ses paroles : il laisse parler Jésus et Marie ; l'Evangile ne nous a conservé de lui aucune parole. Il est humble dans ses sentiments et ses pensées : ses actes et ses paroles en font foi.

b) L'humilité est la vertu qui sert de base aux autres ; sans elle, celles-ci ne peuvent se développer : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants... » ; le pharisien et le publicain. L'humilité dans les actes, les paroles et les pensées ou sentiments nous est commandée par notre néant et nos péchés.

2º L'OBÉISSANCE. — *a)* Après l'Incarnation et au moment de la fuite en Egypte, S. Joseph obéit avec promptitude et esprit surnaturel.

b) L'humilité ne va pas sans l'obéissance. Ce n'est pas par l'intermédiaire d'un ange, mais par celui de l'Eglise, que nous connaissons la volonté de Dieu. Nous devons lui obéir avec promptitude et esprit surnaturel.

3º LA PURETÉ. — *a)* Elle est symbolisée par le lis que l'on voit ordinairement dans la main de S. Joseph. Jésus aime spécialement les âmes pures : Marie, Joseph, Jean. La pureté de S. Joseph atteint la perfection, puisque c'est la continence absolue qui lui est demandée.

b) Chaque chrétien doit pratiquer la pureté. Elle est exigée même de ceux qui ne sont pas obligés à la continence absolue : tout ne leur est pas permis. Pureté de l'imagination, des sens, du cœur.

4º LA FIDÉLITÉ AUX DEVOIRS D'ÉTAT. — *a)* Les devoirs d'état consistaient pour S. Joseph à procurer le nécessaire à Jésus et à Marie, et à veiller sur eux. Il s'en acquitte avec zèle jusque dans les circonstances les plus difficiles.

b) Le devoir d'état est un puissant moyen de sanctification pour ceux qui s'en acquittent avec ponctualité et esprit surnaturel.

5º LA CHARITÉ. — *a)* Bien que peu renseignés sur les manifestations de la charité de S. Joseph, nous pouvons deviner ce qu'elle était, parce qu'il a été choisi par Dieu pour une mission unique et parce que les quatre vertus précédentes en sont la préparation ou la manifestation.

b) La grâce du baptême est une grâce d'élection. Répondons à cette grâce par une charité qui ne soit pas seulement sur nos lèvres, mais qui passe dans nos actes.

II. — *S. Joseph, patron des prêtres*

S. Joseph a reçu un triple dépôt :

1º LA PERSONNE DE JÉSUS. — *a)* Il lui consacre tous ses instants, tout son travail, tout son cœur.

Le prêtre doit aussi à Jésus tous ses instants, tout son travail et tout son cœur.

b) S. Joseph donne à Jésus tout ce que réclame le jeune âge de celui-ci.

Jésus veut avoir besoin du prêtre pour gagner les âmes. Le prêtre doit les lui donner par son travail apostolique.

c) S. Joseph veille sur la vie de Jésus.

Le prêtre veille sur l'Eucharistie et sur la vie divine dans les âmes.

2º LA PERSONNE DE MARIE. — *a)* S. Joseph devait la garder vierge, l'aider à ne rien perdre des grâces de son Immaculée Conception et à remplir sa mission corédemptrice.

b) Le prêtre doit garder son corps et son âme vierges, ne rien perdre des grâces de son sacerdoce et remplir, selon le plan de Dieu, sa mission corédemptrice.

3º LES DESSEINS DE DIEU. — *a)* S. Joseph connut par la révélation de l'ange les desseins particuliers de Dieu en vue de la rédemption du monde, la maternité divine de Marie, la divinité de Jésus.

b) Le prêtre reçoit des connaissances et des grâces dont il doit faire profiter les âmes. Aussi ne doit-il ni les perdre ni les tenir cachées.

III. — *S. Joseph, patron de la bonne mort*

1º S. Joseph meurt entre les bras de Jésus, qui, par sa présence et ses paroles, console et adoucit ses derniers moments. Il a mérité cette grâce par toute sa vie de vertu.

Le chrétien, lui aussi, doit mourir dans les bras de Jésus, c'est-à-dire avec sa grâce dans son cœur. Ce sera le gage de grandes consolations à sa dernière heure et celui du salut. Cette grâce doit être méritée par toute une vie de vertu.

2º S. Joseph meurt entre les bras de Marie. Grande consolation que de voir à ses côtés au moment suprême celle qui est bénie entre toutes les femmes et envers qui il n'a à se reprocher aucune faute.

Nous demanderons à Marie de prier pour nous à l'heure de la mort, et avec raison, car aucune intercession n'est plus puissante que la sienne. Assurons-nous cette assistance en lui témoignant pendant toute notre vie une grande dévotion et un tendre amour.

* *

Les titres de S. Joseph justifient la confiance que l'Eglise place en lui. Après Marie, c'est donc lui que nous invoquerons pour obtenir pour nous, pour les fidèles et pour les prêtres les grâces d'une bonne vie et d'une bonne mort à son exemple.

POUR LA FÊTE DE SAINTE JEANNE D'ARC

LA CARRIÈRE DE LA SAINTE

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.

Ce sont des êtres de faiblesse que Dieu choisit pour abattre les puissants de ce monde. (I Cor., I, 27).

Mes frères,

Lorsque les hommes veulent lancer et mener à bien quelque affaire importante, ils s'ingénient à réunir toutes les forces de nature à concourir au succès de l'entreprise : force des armes dans les campagnes militaires, force des capitaux dans les affaires industrielles, force de la réclame dans les entreprises commerciales. La victoire appartient normalement à celui qui, ayant rassemblé les forces les plus considérables, a su les utiliser mieux que son rival.

Ce calcul terre à terre et brutal des forces qui se palpent et qui se comptent risque d'émousser chez celui qui s'y livre une autre force, qui ne doit jamais être mise de côté, même dans les entreprises dont la fin est un intérêt temporel, à plus forte raison dans celles qu'inspire un idéal patriotique ou religieux : la foi au surnaturel. Dieu se plaît à mettre en lumière de temps à autre cette

primauté du spirituel, à faire comprendre que sans sa grâce l'homme n'est qu'impuissance, tandis qu'avec elle il peut, si Dieu le juge à propos, se passer des forces de ce monde.

N'est-ce pas cette vérité qu'illustre la vie d'une sainte Jeanne d'Arc ? En 1412, la situation de la France est plus critique que jamais : le traité de Brétigny l'avait cruellement blessée ; celui de Troyes la frappe à mort en la livrant à l'Angleterre. Au milieu de ce désarroi, quelque grand capitaine va-t-il paraître pour brandir l'épée, affranchir son pays et faire figure de héros national ? Oui, il paraîtra. La Providence va montrer comment elle veille sur la France, mais aussi combien les conseils de la sagesse humaine lui sont inutiles : ce sauveur, ce ne sera pas un noble chevalier élevé dans le maniement des armes, ce sera une petite bergère qui, à part son village et ses moutons, ne connaît ni A ni B ; ce sauveur ne terminera pas sa mission en une apothéose triomphale, mais sur un bûcher d'où ses cendres seront bientôt jetées à la Seine.

En ce cinq-cent-deuxième anniversaire du drame de Rouen, ouvrons avec émotion notre Histoire de France pour contempler, s'y détachant à la lumière de sa récente canonisation, l'angélique figure de la petite paysanne de Domremy, du soldat de France, de la sainte de la patrie et de Dieu.

I

Le village de Domremy, où allait se produire le fait providentiel, principe de nos relèvements, tient son nom de S. Remi, l'antique archevêque de Reims. Il semble que celui qui avait évangélisé jadis Clovis et ses Francs, qui avait été le premier à verser l'onction d'huile sur le front d'un roi de la Loi Nouvelle pour y attirer la sagesse, et sur son bras pour y attirer la force, ait voulu continuer par delà la tombe à veiller sur la patrie, en suscitant à l'heure voulue, dans une paroisse qui lui était vouée, sa libératrice. Ce n'est pas sans un légitime orgueil, qu'en lisant de vieilles lettres d'anoblissement, datées de 1429, nous y découvrons cette mention : « Domremy, du bailliage de Chaumont en Champagne. » La libératrice du territoire, la sainte de la patrie est donc bien française, non seulement de cœur, mais de nationalité. Mieux encore, elle est de chez nous. Il vous appartient de relever fièrement la tête, jeunes Champenoises ; vous êtes doublement les sœurs de Jeanne ! A ce titre, vous vous devez d'être, comme votre aînée, des âmes de cristal, pures comme des anges, des âmes ardentes à suivre sans défaillance l'étendard où se lisent les noms sacrés de Jésus et de Marie.

C'est donc dans ce hameau, arrosé par la haute Meuse au cours tout peuplé de joncs et de cépées d'aulnes, dans un cadre de champs de vignes et de blé, dominé par quelques coteaux, avec des bois ici et là, qu'en la fête de l'Epiphanie 1412 naquit Jeanne, fille de Jeanne d'Arc et d'Isabelle Romée. N'était-ce pas un symbole voulu par la Providence que le choix de cette date ? L'Epiphanie, c'est la fête de la triple manifestation du Christ pour le salut du monde, et voici qu'en ce xv^{e} siècle troublé, il allait de nouveau manifester son amour pour son peuple de France sous les espèces d'une enfant qui mourrait, elle aussi, sur un gibet, abandonnée de ceux qu'elle serait venue sauver.

Jeanne ne fut pas une enfant prodige, et voilà qui n'est pas pour nous déplaire. Rien n'est plus décourageant pour notre faiblesse — je pourrais ajouter plus exaspérant — que ces vies de saints que l'imagination féconde et admiratrice de nos ancêtres a farcies de belles légendes, où les adjectifs ne peuvent figurer qu'au superlatif et où toutes les lignes se haussent délibérément et obstinément au ton du panégyrique. Si, pour devenir saint, il faut commencer par être enfant prodige, voilà qui va éclaircir singulièrement les rangs de la sainteté. Eh bien non ! Jeanne ne fut pas une enfant prodige ; elle fut plus et mieux, elle fut une enfant vertueuse. Fille de laboureurs, elle aimait la terre, elle aimait le travail, ce travail particulièrement humble qu'est celui des champs. Elle conduisait le cheval, tandis que le père dirigeait la charrue. « Au printemps, lorsque les mauvaises herbes, les chardons, les nielles menaçaient les orges, les avoines et les froments, elle prenait volontiers le sarcloir. Elle brisait avec application les mottes que le hersage avait laissées. Elle faisait les foins, et, août venu, ramassait les épis perdus par les moissonneurs... Ses qualités morales avaient frappé tout le monde. » Un voisin, élevé avec elle, « rendait témoignage à sa modestie, à sa simplicité, à sa dévotion, à son amour de Dieu et des saints, à sa bonté. Jamais ses lèvres n'avaient été effleurées par le mensonge ou le blasphème. Elle n'avait aucune prétention ; elle était retenue dans ses dires et ses actions [1]. » Un jeune domestique, qui avait appris de Jacques d'Arc à labourer, raconte qu'étant aux pâtures on organisait de belles parties. Jeanne ne refusait pas d'y prendre part ; mais, à un moment, sans rien dire, elle quittait le jeu et se retirait à l'écart pour parler à Dieu. Elle était fort assidue à la messe et aux vêpres, et se confessait régulièrement et souvent à son propre curé ou à un prêtre autorisé par lui.

Très propre aux choses du cœur, elle était aimable avec tout le monde et tout le monde l'aimait. Elle chérissait tant son père et sa mère que, même comblée de gloire, après Reims, elle ne souhaitait rien tant que de retourner près d'eux et d'embaumer leurs derniers moments de sa tendresse. Les infirmes ne s'adressaient pas inutilement à elle ; elle prenait de son nécessaire pour le donner aux indigents et on la vit plus d'une fois laisser son lit à des fugitifs pour qu'ils pussent mieux se reposer.

Cependant elle n'était nullement sauvage ni morose. Les amusements de son âge lui étaient

[1] Mgr Touchet, *La Sainte de la Patrie*, I, p. 59.

agréables ; de même les veillées où l'on causait en tournant le rouet ; de même la fête traditionnelle du *Beau May,* autour d'un hêtre touffu, où l'on s'asseyait en groupe pour manger de petits pains salés et poivrés, où l'on buvait de l'eau de la *Fontaine des Rains,* où l'on cueillait des narcisses sauvages, des primevères, des coucous jaunes, pour en fleurir le *Beau May,* en dansant de joyeuses farandoles.

Il y aurait là un joli prologue pour quelque roman bleu. Sans doute le prince charmant va-t-il bientôt venir. Oui, il va bientôt venir. Mais ce sera un prince de la milice céleste, S. Michel, avec ses dames d'honneur, sainte Catherine et sainte Marguerite. Le roman va se continuer en épopée pour finir, hélas ! en tragédie.

Ces visites célestes, ces voix venues d'en-haut, que d'encre elles ont fait couler, que de fureurs elles ont déchaînées ! Ah ! que ce surnaturel est gênant, de venir ainsi se mêler intimement à l'histoire de notre pays ! Mieux vaudrait déchirer la page et même le livre tout entier que de garder cette intrusion de Dieu dans une histoire que l'on voudrait être laïque ou ne pas être. Je comprends le vœu émis par un congrès réuni, il y a quelques années, à Strasbourg : Que l'enseignement de l'histoire disparaisse du programme de nos écoles !

Laissons ces pauvres gens essayer d'éteindre les étoiles. Nous, nous croyons à ces visites et à ces voix, comme nous croyons à la parole de l'archange Gabriel, à la descente du St-Esprit, aux apparitions de la Vierge sur notre terre de France. Nous croyons au surnaturel, car sans lui le monde et son histoire seraient inexplicables. Inexplicable la mort des martyrs, inexplicable la pureté des vierges, inexplicables les sublimes élévations doctrinales des Docteurs, inexplicable le dévouement du missionnaire et de la Sœur de charité, inexplicable la vitalité d'une Eglise persécutée depuis vingt siècles, inexplicables l'héroïsme et la sainteté d'une Jeanne d'Arc !

Par une juste punition de Dieu, dans la mesure où la raison prétend se passer de lui, la raison sombre dans la nuit. Nous croyons, au contraire, à la lumière de notre foi, que la vie de l'homme a un autre but que la souffrance sans espoir et la mort définitive, qu'au delà de ce monde périssable il y a une cité permanente où régneront à jamais ceux qui, comme Jeanne, auront cru aux voix qui viennent du ciel.

Jeanne ne fut pas une enfant prodige, mais, grâce à sa fidélité à Dieu, elle va désormais accomplir prodiges sur prodiges. Le premier de ces prodiges, c'est bien son départ de Domremy. Imagine-t-on ce que dut souffrir cette enfant délicate et pure, cette fille affectueuse, cette paysanne timide, à la pensée de quitter père et mère, village et amis, pour s'en aller parmi des gens de guerre courir la grande aventure ? D'ailleurs gronderies et menaces de sa famille, railleries et rebuffades de Baudricourt ne lui furent pas épargnées. Mais rien n'est capable de triompher de la grâce, quand celle-ci tombe sur une terre aussi bien préparée. Jeanne partira. On la traitera de petite folle, Baudricourt la fera souffleter, son cœur sera bien près de se briser lorsque l'église du cher village et la maison paternelle disparaîtront au détour du chemin. N'importe ; elle accomplira sa mission, prouvant à tout esprit que n'égare pas le parti-pris que, comme elle l'affirmait, ses voix venaient bien de Dieu.

II

Nous ne pouvons songer à la suivre tout au long de sa campagne. Notons-en seulement les grandes étapes. La première est Chinon. Jeanne y parvint en passant par l'abbaye de Saint-Urbain. La première partie des oracles s'accomplissait : elle était près du roi à la Mi-Carême, en ce dimanche où l'Eglise chante : « *Lœtare, Jerusalem !* Réjouis-toi, Jérusalem ! » Pour le roi aussi, il y avait bien lieu de se réjouir, car le secours de Dieu arrivait.

Mais était-ce bien le secours de Dieu ? Le roi voulut en avoir la certitude et remit Jeanne à l'examen d'un conseil de théologiens tenu à Poitiers. Sage précaution qui tourna d'ailleurs à la gloire de l'héroïne. Douter d'elle ou l'abandonner serait, déclara le conseil, combattre contre le Saint-Esprit et se rendre indigne du secours de Dieu.

Jeanne est armée d'une épée, d'une cuirasse et de cet étendard au monogramme de Jésus et de Marie, qu'elle aimait, disait-elle plus tard, quarante fois plus que son épée. Ses Voix lui avaient annoncé qu'avant un an elle délivrerait Orléans. Ce fut son premier objectif. La ville était assiégée depuis le 13 octobre 1428 ; la famine menaçait. Jeanne arrive le 29 avril et, après une semaine d'alternatives, Orléans était délivrée, le 9 mai. Un témoin oculaire rédigea le procès-verbal de la victoire, affirmant que c'était le plus grand miracle qu'on eût vu depuis la Passion. Les prophéties continuaient de s'accomplir.

Puis ce fut la campagne de la Loire, la victoire de Patay, les victoires de Saint-Fargeau et de Brinon-l'Archevêque, la prise de Troyes, la reddition de Châlons, l'arrivée devant Reims et, le 17 juillet 1429, l'inoubliable journée du sacre, où Jeanne, ayant été à la peine, était à l'honneur, baisant les pieds de celui qui n'était roi de France que par la grâce de Dieu et l'appui de la petite paysanne de Domremy.

Nous sommes au point culminant de la campagne et de la mission de Jeanne. Les politiques de l'arrière, jaloux de voir la bravoure candide et le saint enthousiasme d'une jeune fille de dix-huit ans prévaloir sur leurs combinaisons savantes et habiles de vieux courtisans, décident de tout entreprendre pour évincer ce rival inattendu et ressaisir la première place dans les conseils du roi. Bientôt ils y parviendront. La France et Jeanne paieront.

On était à la semaine de Pâques. Jeanne se promenait sur les fossés de Melun. Soudain ses célestes messagères lui apparurent, et lui annoncèrent qu'elle serait prise avant qu'on fût à la St-Jean prochaine. L'enfant eut un sursaut d'atroce épouvante. Pouvait-elle oublier le cri sauvage de Glasdalle aux Tourelles : « Va, si nous te saisissons, nous te ferons brûler, sorcière ! » Mais les Voix reprirent qu'elle ne devait pas avoir d'émoi, qu'il fallait qu'ainsi fût fait, qu'elle acceptât tout de bon gré et que Dieu lui aiderait. Un mois après, le 23 mai, sous Compiègne, Jeanne était prise. Il s'agissait de déshonorer Jeanne et, en la déshonorant, de déshonorer Charles VII, roi de France : elle fut accusée d'hérésie.

Nous avons feuilleté avec complaisance le journal de marche de Jeanne, parce que nous n'y avons rien vu que de noble et de grand. Nous laisserons de côté le dossier du procès, œuvre de fourberie et de passion. Ne remuons pas cette boue.

Le 31 mai 1431, sur la fin de la matinée, un bûcher flambait place du Vieux-Marché, à Rouen. Celle qui n'avait commis d'autre crime que d'obéir aux voix d'en-haut et de sauver sa patrie mourait à 19 ans, 4 mois et 24 jours, les yeux fixés sur la croix, le nom de Jésus aux lèvres, en appelant de ce tribunal ecclésiastique qui déshonorait l'Eglise à l'Eglise infaillible, au Pape de Rome.

* *

Confiance, Jeanne ! Ton appel sera entendu. 31 mai 1431, 18 avril 1909, 16 mai 1920 : dates inoubliables ! La mort, la béatification, la canonisation ! Après les flammes sinistres de Rouen, l'embrasement féerique de Saint-Pierre. Après la destruction infamante du bûcher, l'apothéose triomphale dans la gloire du Bernin. Oui, Jeanne, ton appel a été entendu et l'Eglise t'a vengée avec une magnificence qui n'appartient qu'à elle. On a voulu te détruire, et voici que ton nom est célébré par toute la terre. On a voulu te déshonorer, et voici que tu es proclamée sainte. On a voulu ruiner ton pouvoir auprès d'un roi de la terre, et voici que tes miracles viennent attester ton crédit auprès du Roi du ciel.

Lorsque, en ces solennités inoubliables de la béatification, le Bref de béatification eut été lu, quand le voile qui cachait la vaste composition de Bartolini, Jeanne au ciel entourée de ses voix, tomba, quand on aperçut la petite bergère de Domremy, la libératrice d'Orléans, la martyre de Rouen là-haut, très haut, au milieu de la gloire du Bernin, la foule oublia une minute la sainteté du lieu et éclata en applaudissements et en acclamations.

Nous n'étions pas au bout de nos émotions. Le lendemain, le Pape recevait à Saint-Pierre, aucune salle du Vatican n'eût été assez grande, les quarante mille pèlerins de France. On avait annoncé que Pie X parlerait en latin. Lorsqu'on l'entendit s'exprimer en français, les larmes commencèrent à mouiller les paupières. Le discours terminé, un drapeau français, apporté par les jeunes gens du patronage St-Aignan d'Orléans, s'avance et s'incline devant le Pape, lui offrant le salut et le merci de la patrie. On vit alors le Pape se lever de son siège, saisir la soie tricolore et y appuyer ses lèvres. Après quelques secondes d'un silence ému, ce fut un ouragan d'applaudissements qui se déchaîna, interminable. Jeanne, la sainte de la Patrie, avait été le trait d'union entre la France et le représentant visible du Christ ici-bas. Qu'elle le demeure à jamais !

En ces solennités annuelles, nous aimons à pavoiser et à illuminer en son honneur. C'est bien. Mais que surtout nos cœurs battent à l'unisson du sien pour les deux grandes amours qu'elle n'a jamais su séparer : le Christ et la Patrie ! Ainsi-soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXIII

S. ATHANASE : LA CONSTANCE

Mes frères,

La puissance de l'Empire romain n'a pas été le seul adversaire qu'ait eu à vaincre l'Eglise. A peine sortie des catacombes, à peine échappée au glaive des bourreaux, elle se trouva en présence d'un péril plus grave encore : celui de succomber sous les erreurs doctrinales amoncelées par quelques-uns de ses propres enfants. S'il n'avait eu pour lui que la sagesse humaine, s'il n'avait pas été inspiré et soutenu par Dieu, le catholicisme n'aurait certainement pas échappé à ce danger, tant pullulèrent, au cours des premiers siècles, les hérésiarques et les fauteurs de rébellion.

I

Parmi ces derniers, l'un des plus connus est Arius, prêtre libyen, qui, pour avoir mal compris ce que le dogme entend lorsqu'il affirme que Dieu le Père n'est pas engendré, tandis que son Fils l'est, déduisit de là toutes sortes d'erreurs plus énormes les unes que les autres. Il concluait à tort que le Fils a eu un commencement, tandis que le Père est éternel ; et que, par conséquent, le Verbe n'était pas proprement Dieu, car ce qui n'a pas toujours existé ne saurait être dit infiniment parfait. Le Verbe n'aurait donc été que la principale et première créature du Tout-Puissant, produite, comme toutes les autres, par la volonté du Seigneur ; et si on voulait lui accorder le titre de Dieu, ce ne pourrait être que dans le sens analogique d'une filiation adoptive.

Il n'est pas besoin d'insister pour démontrer combien cette doctrine, en niant la divinité de Notre-Seigneur, était contradictoire avec la foi catholique. L'esprit humain est si facile à tromper qu'elle recruta des foules d'adeptes, non seulement dans la masse ignorante des simples fidèles, mais aussi dans les cloîtres des moniales, dans les ermitages des ascètes, parmi les prêtres et les pontifes.

L'erreur allait chaque jour croissant et développait ses germes de mort, lorsque, dans la cité même où prêchait Arius, un homme se dressa pour venger les droits de la vérité. Cet homme était Athanase, un jeune diacre destiné bientôt à être consacré évêque, élève de cette célèbre école d'Alexandrie, fondée naguère par Origène et qui avait survécu à son chef en suivant ses principes justes, mais en éliminant les points sur lesquels il avait erré. Avec une science théologique étonnante pour son époque, avec un talent de parole remarquable, avec une énergie indomptable mise tout entière au service de la cause sainte, Athanase, dès avant son pontificat, entreprit de battre en brèche l'arianisme dévastateur. On connaît ses principaux ouvrages, notamment ses quatre *Discours contre les Ariens.*

Ces travaux, qu'il était impossible de réfuter, suscitèrent contre lui la haine la plus acharnée. Puisqu'on ne pouvait le convaincre, le plus sûr était de faire disparaître ce lutteur redoutable. Les hérésiarques, dans ce but, essayèrent d'abord des moyens détournés. Dans le concile provincial de Tyr, où ils se trouvaient en majorité, les évêques partisans d'Arius prétendirent que les mœurs d'Athanase étaient loin d'être pures et produisirent, à l'appui de leurs allégations, le témoignage payé d'une créature misérable. Une fois déshonoré, pensaient-ils, Athanase devrait disparaître de l'arène. Mais la Providence, qui protège les siens, inspira un stratagème au pieux pontife : il fit présenter à sa place un de ses prêtres, que l'accusatrice subornée feignit aussitôt de reconnaître comme son séducteur. L'imposture éclatait tellement aux yeux que nul n'osa insister.

Il fallait trouver mieux ou pire. Cette fois, l'évêque d'Alexandrie fut tout simplement accusé d'avoir assassiné un de ses collègues, Arsène, dont on montrait au tribunal, en guise de preuve, la main mutilée. Cette main, est-il besoin de le dire ? provenait de n'importe quelle fosse commune. Mais il fallut cependant qu'Arsène comparût en personne pour montrer qu'il n'était pas mort. Et même on poussa la stupidité jusqu'à soupçonner Athanase d'avoir, par magie, ressuscité sa victime !

Comme la calomnie laisse toujours, après elle, quelques traces, l'empereur, favorable à l'hérésie, profita du premier prétexte venu pour exiler Athanase à Trèves, dans les Gaules. L'évêque revint bientôt à son poste ; mais il devait, à quatre autres reprises différentes, être de nouveau banni, à cause de sa fermeté et de sa constance à défendre la véritable foi du Seigneur.

On ne saurait entrer dans le détail de toutes les persécutions qu'il eut à subir, de toutes les embuscades que ses ennemis multiplièrent sous ses pas. La plus grande partie de son existence s'écoula dans diverses villes d'Europe, loin de sa cité épiscopale, dont l'accès lui était interdit. Il fallut que le pape S. Jules, qui reconnaissait et admirait son mérite, le couvrît de sa protection et intervînt en sa faveur auprès de l'empereur. Mais cette haute approbation n'était pas de nature à calmer la rage des ariens, dont les menaces devinrent si graves, si pressantes, que notre saint fut réduit à chercher un misérable refuge dans le fond d'une citerne desséchée, où il resta caché pendant plus de cinq mois, sans avoir avec le monde d'autre relation que par l'intermédiaire d'un ami fidèle, qui lui apportait des vivres en cachette.

En montant sur le trône, Julien l'Apostat put faire quelque illusion aux fidèles : il permit en effet aux évêques bannis de revenir dans leurs églises. Alexandrie se pavoisa avec un débordant enthousiasme pour accueillir son héroïque pasteur. Mais cette accalmie fut de bien courte durée. Bientôt le véritable caractère du tyran se fit jour, et de nouvelles persécutions fondirent sur le pontife à qui les hérétiques avaient juré de ne pardonner jamais. A force d'intrigues, de mensonges, de basses manœuvres, une nouvelle sentence d'exil fut obtenue contre Athanase. De plus, le pouvoir envoya bientôt à sa recherche des satellites, dans l'intention de le mettre à mort.

Le Seigneur, qui tant de fois l'avait protégé, inspira au saint l'idée de se réfugier sur une barque et de venir à la rencontre de ceux qui le poursuivaient. Lorsqu'il aborda les soldats, ceux-ci, sans le reconnaître, lui demandèrent où se trouvait Athanase. Incapable de mentir, le pieux prélat n'aurait pas été un alexandrin du Bas Empire, s'il n'avait pas été doué d'une bonne dose de subtilité. Il répondit placidement que sans doute Athanase n'était pas loin, et on ne lui posa pas de question plus précise. Ainsi échappé à ce danger nouveau, le pontife comprit que ses jours ne seraient en sûreté dans aucune des provinces impériales. Il jugea donc que le meilleur était de rentrer discrètement dans sa ville, et, pour dérouter tous les soupçons, il établit sa résidence dans le sépulcre de son père, où, en effet, personne n'eut jamais l'idée d'aller le chercher.

Sous le règne de Valens, ses derniers jours furent plus calmes : la tempête s'apaisa quelque peu, et celui qui, durant presque toute son existence, avait été proscrit, put mourir paisiblement dans son lit, en l'an 373.

II

La persécution est la récompense promise à quiconque se dévoue aux œuvres de Dieu. Les puissances du mal ne peuvent, en effet, supporter que les âmes soient libérées de leur emprise et que triomphe la vérité qui, seule, conduit au salut. Elles s'efforcent donc, par tous les moyens, de s'opposer aux labeurs célestes et de décourager ceux qui s'y livrent. C'est normal, de leur part, j'en conviens ; mais il n'est point habituel que, de notre côté, nous connaissions leur tactique afin de la déjouer. C'est ce qui est la cause de bien des défaites.

Il y a, en effet, beaucoup de gens qui se prennent d'un beau zèle pour leur propre sanctification et pour le bien de leurs frères. Les premiers jours,

tout marche à merveille. Mais voici qu'un premier obstacle se dresse, qui suffit à les faire hésiter. Un second les déconcerte, et au troisième ils abandonnent la partie. Cela s'explique psychologiquement par cette faiblesse, cette versatilité qui compte parmi les tares de notre nature déchue ; mais le démon sait à merveille se servir de nos défauts pour nous entraîner à notre ruine. Quiconque veut parvenir au ciel et à l'amour divin doit donc se tenir constamment en garde contre les tentations de lâcheté, car c'est la persévérance seule qui nous mettra à même d'atteindre le but.

Un principe militaire dit que la victoire appartient à celui qui a su « tenir » un quart d'heure de plus que l'adversaire. Cet axiome conserve toute sa valeur lorsqu'il s'agit de l'armée des enfants de Dieu. Mais ici, comme la bataille doit durer jusqu'à notre dernier soupir, le secret du triomphe est de rester fidèle jusqu'au moment de la mort.

Il y a, dans le cours de notre existence, des périodes où la fermeté est relativement facile. Ce sont des moments de bonheur, où tout semble nous réussir, et de calme, où les assauts de l'ennemi font trêve. On n'a alors qu'à suivre le petit train d'une vie paisible et à remplir, sans trop de fatigue, les devoirs habituels de tous les chrétiens. Mais quiconque a tant soit peu l'expérience de la vie sait que ces époques sont rares, on dirait presque exceptionnelles, et généralement de brève durée. En principe, suivant le mot du poète paraphrasant l'Ecriture, « la vie est un combat dont la palme est aux cieux. »

Après l'apaisement d'une heure, voici que les difficultés se présentent à nouveau. Il y a les peines physiques, les souffrances d'ordre purement naturel. Il y a aussi de nouvelles révoltes des mauvais instincts qui ne tardent point à regimber sous le joug. Même en nos moments les meilleurs, il faut prévoir ces bourrasques prochaines, afin de ne pas se trouver surpris et désemparé lorsqu'elles se produiront.

Ce ne sont pas seulement les saints canonisés qui sont exposés à ces épreuves : elles sont la condition de toute âme simplement juste. Et s'il est vrai que nos propres forces ne nous permettraient sûrement pas de les dominer, il n'est pas moins exact que l'assistance de Dieu nous les fera surmonter, pourvu que nous sachions l'implorer et la mettre à profit.

Notre plan de campagne est donc facile à tracer. Il nous faudra, avant tout, nous étudier nous-mêmes pour connaître à l'avance nos points faibles, ceux par où Satan essaiera, la plupart du temps, de nous surprendre. De fréquents et loyaux examens de conscience nous prémuniront sur ce point, et, une fois le mal connu, il ne restera qu'à y appliquer les remèdes. Ces remèdes sont de plusieurs sortes. Mettons en première ligne l'exercice, l'entraînement perpétuel de notre volonté, car le Seigneur, qui nous a créés libres, entend que nous fixions par nous-mêmes notre conduite dans le bien.

L'éducation de notre énergie personnelle est donc la première condition exigée par Dieu pour qu'il nous apporte son concours divin. Il faut s'habituer à résister à ses fantaisies, à accomplir des tâches difficiles ; il faut se former un cœur d'airain contre lequel se briseront toutes les tentatives de l'enfer. Mais il importe par-dessus tout de s'assurer la collaboration de la grâce divine, sans laquelle, comme nous le disions tout à l'heure, nos efforts seraient toujours voués à l'échec. Or la grâce ne peut s'obtenir que par la prière, qui nous rapproche de Dieu, et par la réception des sacrements, qui versent en nous des énergies célestes.

La sainte communion est la source où nous puiserons l'indispensable vaillance. Les pauvres chrétiens qui ne communient qu'à Pâques ou aux fêtes carillonnées, ne savent pas combien ils perdent. Nous ne serons pas de ceux-là. Très souvent, quotidiennement si c'est possible, nous recevrons le Pain des forts. Et comme il arrivera, malgré tout, que tout ne sera pas parfait en notre vie, comme nous aurons inévitablement des rechutes, nous prendrons la résolution, au lieu de nous laisser abattre, de réparer immédiatement la faute commise, par une contrition sincère et une bonne confession. La constance n'est pas l'impeccabilité. Les meilleurs eux-mêmes éprouvent des défaillances ; mais ce en quoi ils se montrent supérieurs, c'est qu'ils ne succombent un instant que pour se relever aussitôt et prendre leur revanche sacrée.

Excellente dans l'orientation de notre vie intime, la constance n'est pas moins indispensable dans les manifestations extérieures de notre christianisme. Soldats de Jésus, nous sommes avertis que nous aurons à lutter pour lui ; et qui dit lutte, dit souffrance. Parce que la tâche est pénible, est-ce une raison pour que nous l'abandonnions lâchement ? Loin de nous une pensée aussi basse. Sans doute, nous n'aurons pas à supporter tous les malheurs que S. Athanase, dont nous offrons aujourd'hui l'exemple, a dû subir pour demeurer fidèle à sa mission. Ces vocations héroïques sont aussi rares qu'elles sont enviables. Mais, dans la mesure que la Providence a proportionnée à nos forces, il est certain que nous nous trouverons en présence de peines, de fatigues et de sacrifices à accepter et à surmonter, si nous ne voulons pas, un jour ou l'autre, déserter le drapeau de la croix.

Cette perspective n'a rien qui doive nous effrayer ni même nous déplaire. Aux yeux même de ceux qui nous combattent, nous nous grandirons par une fermeté inébranlable dans les principes que Dieu nous a transmis, par une intransigeante résistance à tout ce qui porte atteinte aux prérogatives du ciel ou risque de compromettre le salut des âmes. Tout en conservant, dans la forme, cette douceur aimable où l'on reconnaît la vraie charité, soyons intransigeants sur le fond, de manière à n'abandonner, sur aucun point, la moindre parcelle de notre religion. Il en résultera pour nous des contradictions, des ennuis, de véritables malheurs peut-être. Qu'importe ? Notre confiance n'est-

elle pas assurée sur la parole du Maître : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du ciel leur appartient » ?

XXIV

S. ANTONIN : LA SAGESSE

Mes frères,

A plusieurs reprises déjà, nous vous avons invités à vous transporter par la pensée dans cette Florence du xv^e siècle, ville si étrange et si attrayante, où les poignards se cachaient sous des fleurs, où l'on s'empoisonnait au milieu des festins, où les orgies et les crimes les plus atroces avoisinaient la plus éminente sainteté. Il nous faut y revenir une fois encore, afin d'y contempler la noble et suave figure de ce pontife et de ce moraliste qui s'appelle S. Antonin.

I

Celui-ci n'appartenait pas à l'une de ces puissantes familles de noblesse commerciale qui, comme les Medici ou les Pazzi, troublaient la cité entière du bruit de leurs discordes et se mettaient à la tête des factions. Fils d'honnêtes petits bourgeois, il passa une enfance pieuse et sage sur les rives fleuries de l'Arno. Puis comme, décidément, le tumulte du monde n'avait rien qui pût lui plaire, à seize ans il alla frapper à la porte d'un couvent dominicain et demanda à revêtir la robe de bure blanche et le scapulaire noir.

Dès son noviciat, il s'avéra comme un modèle. Entre toutes les vertus, l'une de ses préférées était l'ardeur au travail. Il avait déclaré une guerre sans trêve à la paresse et prenait sur les heures pourtant si brèves que la règle accorde au sommeil, afin de se livrer plus longtemps à la méditation et à l'étude. Il en arriva à ne plus vouloir se coucher, pour moins perdre du temps précieux que le Seigneur accorde aux hommes ; et lorsque la fatigue l'emportait, il se bornait à dormir quelques moments, la tête appuyée contre un mur, avant de reprendre avec une ardeur renouvelée les veilles saintes et studieuses.

Quoi d'étonnant, dès lors, qu'avec une telle ardeur et une pareille méthode, il ait laissé après lui une œuvre aussi considérable par l'étendue que par la profondeur doctrinale ? Nous ne donnerons pas ici la liste complète des ouvrages qu'il a publiés, notamment sur des questions d'histoire locale et régionale. Mais il est impossible de ne pas rappeler son livre capital, la *Somme de Théologie morale,* qui eut, à son époque, un considérable retentissement. Ce volume pourrait, dans quelque mesure, être rapproché de la *Somme Théologique* de S. Thomas d'Aquin, en ce sens qu'il fait, pour la première fois, en morale ce que le Docteur Angélique avait fait si magistralement pour le dogme, c'est-à-dire une synthèse générale, qui aborde avec ordre la matière complète dont il traite et qu'il n'abandonne qu'après avoir parcouru le sujet entièrement.

Jusque-là, les auteurs d'écrits canoniques ou moralistes s'étaient bornés à étudier, selon les occasions, des questions éparses et sans lien. On juge donc combien la *Somme* de S. Antonin faisait avancer la science, et on ne sera pas surpris qu'elle ait valu aussitôt à celui qui l'avait composée, une célébrité mêlée d'admiration.

Mais notre saint savait que, pour plaire à Dieu, il ne suffit point d'être un savant, même lorsqu'on utilise ses connaissances pour le bien des âmes. Il savait que le ciel attend autre chose que des livres, qu'il demande des sacrifices personnels et d'intimes immolations. Aussi s'appliqua-t-il à devenir un religieux, dans toute la force du terme. L'obéissance, la mortification, la pureté, toutes les vertus monastiques, en un mot, se développèrent rapidement en lui, grâce à sa vigilance constante et à son perpétuel effort. Il aimait par-dessus tout la charité et, à l'égard de son prochain, il la pratiqua d'une fort remarquable manière. Dépouillé, par son vœu de pauvreté, de toute richesse dont il eût pu faire bénéficier les autres, il s'appliqua à leur donner, ce qu'aucune loi religieuse n'interdit, l'appui efficace de ses sages conseils.

Le Seigneur l'avait spécialement doué sous ce rapport. Il possédait une sagesse naturelle, un bon sens ferme, une intelligence lumineuse, une extrême rectitude de jugement. Tous ces dons avaient été cultivés par ses patientes études et surnaturalisés par ses prières et son élévation vers Dieu. Aussi prit-on vite, dans son entourage, l'habitude de recourir à lui pour en obtenir la solution des cas difficiles. Peu à peu, sa réputation s'étendit dans toute la cité de Florence, et elle ne tarda pas à déborder largement les murailles de la capitale toscane. De toutes parts on venait le trouver pour lui exposer les affaires les plus diverses, souvent les plus étranges, aussi bien dans l'ordre des choses temporelles que dans le domaine spirituel.

Inutile de dire que ce concours perpétuel du peuple ne devait guère lui être agréable, amoureux qu'il était de travail solitaire et d'oraison silencieuse. Mais, pour lui, la charité primait tout et la charité lui faisait une obligation de recevoir tous les visiteurs, même importuns, de les accueillir avec patience, de les diriger avec bienveillance et de ne les congédier qu'après les avoir rassurés, éclairés ou consolés.

Sa parole était toujours lumineuse, ses décisions claires et précises, ses indications judicieuses. Qui saurait dire le nombre de gens qu'il a réconciliés, de procès qu'il a évités, d'âmes qu'il a remises dans le chemin de la vérité et du salut ? Ce fut au point que la reconnaissance publique lui décerna le joli surnom d'Antonin « le Conseiller » ; et l'on conviendra que cette épithète ne fut jamais mieux méritée.

Cependant, une telle lumière ne pouvait pas

demeurer sous le boisseau, et le Souverain Pontife le comprit si bien qu'il profita de la première vacance du siège archiépiscopal de Florence pour offrir celui-ci à l'humble moine dominicain. Pour une fois, Antonin sentit gronder en lui des velléités de résistance. Il supplia qu'on ne lui imposât point un honneur que sa sagesse lui montrait comme périlleux. Mais il implora et pleura vainement. Le pape Eugène IV était un de ces hommes qui savent se faire obéir. Quand il vit que les instances amicales n'aboutissaient point, il menaça le religieux de le frapper des plus rigoureuses censures ecclésiastiques s'il persistait dans son refus. Contraint alors de se soumettre, le nouvel archevêque apporta dans le gouvernement de son diocèse la même prudence, le même zèle, la même piété, la même douceur, la même charité qu'il avait déployés dans l'ombre de son monastère.

Les sollicitudes d'une charge aussi lourde et aussi exactement remplie ne l'empêchèrent point, grâce à sa puissance de travail, de trouver encore des loisirs pour se perfectionner, d'ailleurs sans le secours d'aucun maître, dans toutes sortes de sciences, les unes sacrées, et qu'il affectionnait pour elles-mêmes, les autres profanes, qu'il faisait tourner à la gloire du Très-Haut.

Sa mort fut aussi paisible que sa vie avait été calme et occupée. Après avoir reçu les derniers sacrements, il s'endormit dans le Seigneur, en l'année 1459, laissant à son peuple le souvenir et l'exemple de mille vertus, mais surtout de cette sagesse surnaturelle qu'aucune prudence humaine ne saurait égaler.

II

Car il y a deux sortes de sagesse, l'une fausse, l'autre vraie. La première est celle que notre orgueil se glorifie d'avoir inventée, ou tout au moins perfectionnée. Elle consiste à tout mettre en œuvre pour se procurer une vie facile, riche, heureuse. Suivant les goûts et les rêves de chacun, elle s'ingénie à réaliser des projets de domination, de volupté, de paresse, ou de tant d'autres félicités souvent perverses, parfois dangereuses. C'est cette prudence-là qui se trouve, et d'ailleurs d'une façon quelquefois légitime, à la base des négociations, des contrats, des relations d'affaires.

Notez bien qu'elle n'est pas à proscrire absolument. Rien n'empêche d'être à la fois un saint et un esprit pratique. Tout au contraire, il arrive maintes fois que les saints utilisent leurs facultés humaines, leurs ressources intellectuelles, pour venir à bout des entreprises qu'ils tentent pour la gloire du ciel. Mais si on se borne exclusivement à cette forme de sagesse purement naturelle, on est vite amené à constater son insuffisance et son péril.

Son insuffisance, d'abord : car elle n'a en vue que l'existence actuelle; elle ne s'inquiète nullement du sort réservé dans l'au-delà aux âmes immortelles et se limite à pourvoir à nos satisfactions d'ordre matériel. Son péril ensuite : parce que son point de vue étroit tend à prédominer sur les autres, à nous détourner des pensées de l'immortel avenir et à compromettre ainsi notre salut. Si on la poussait jusqu'à l'exagération, elle risquerait de nous entraîner à regarder comme licites tous les moyens, fussent-ils les plus immoraux, qui permettent d'atteindre à un but déterminé. Combien différente est la sagesse divine !

Celle-ci, sans négliger les avantages que la bonté du Seigneur a daigné nous offrir en nous constituant les maîtres de la création terrestre, sait réduire à leur exacte valeur les bénéfices qui sont mis à notre portée. Son horizon est infiniment plus étendu, car, au lieu de n'envisager que l'heure présente, elle embrasse la totalité de la vie humaine, depuis ses origines célestes jusqu'au céleste terme où nous devons tendre. Lorsqu'il s'agit d'une décision à prendre, la sagesse terrestre ne se déterminerait qu'en fonction du profit immédiat, tandis que la prudence surnaturelle examine les répercussions de l'acte qui va être posé par rapport à la manière dont Dieu, plus tard, le jugera. Il y a plus : même lorsqu'elle s'exerce honnêtement, la première place l'homme au premier rang de ses préoccupations, tandis que l'autre le remet à sa vraie place, c'est-à-dire infiniment au-dessous de Dieu, dont les intérêts doivent passer avant les nôtres.

Suivant que l'on s'attache à l'une ou à l'autre, on arrive à des résultats souvent opposés. Il arrive souvent — et pourtant pas toujours — que l'unique souci des intérêts matériels amène ici-bas à plus de succès. Mais comme ces triomphes sont passagers, entachés de remords, et prompts à s'évanouir dans l'effondrement des illusions si tôt déçues ! La pensée du ciel, tout en nous promettant généralement moins en ce monde, nous garantit, en revanche, des compensations dans l'éternité, et ces compensations sont telles qu'elles ne peuvent pas être mises en parallèle avec les pauvres bonheurs humains, qu'elles écrasent par leur immensité.

Plus désintéressée, plus noble, plus certaine, cette sagesse d'en-haut doit être celle dont s'inspireront tous nos actes. Nous, qui sommes fiers de pouvoir nous dire fils de Dieu, nous ne pouvons nous rabaisser jusqu'aux vulgaires raisonnements des enfants des hommes. Nous vivons plus haut et plus loin, bien sûrs d'ailleurs que l'événement justifiera notre conduite, lorsque le juge suprême viendra sanctionner tous les actes qui auront été accomplis ici-bas.

Reconnaissons bien volontiers que la prudence des saints est plus difficile à acquérir que celle dont les plates maximes courent les rues et les carrefours. Cette difficulté même est un des éléments qui signalent sa supériorité. Mais elle n'a néanmoins rien de décourageant, puisque nous savons qu'au prix de certains labeurs et de certaines peines, nous pouvons vaincre les obstacles et parvenir à posséder cette magnifique règle de vie. Pour cela, il nous faudra d'abord faire l'éducation de notre intelligence, c'est-à-dire nous accoutumer

à apprécier les événements et les hommes non plus sous l'angle si mesquin des apparences terrestres, mais sous l'angle, infiniment plus large, de leurs rapports avec le bon Dieu.

Quand nous aurons parfaitement compris que tout, en ce monde, est en relation avec le ciel, nous serons vite amenés à tirer la conclusion nécessaire, c'est-à-dire que nous serons portés à agir comme Dieu veut que nous agissions. Il ne restera plus qu'à passer à la réalisation. Ce sera, sans doute, à ce moment que notre volonté aura à accomplir un effort. Mais elle nous a été donnée pour cela. Et d'ailleurs l'effort lui-même deviendra de moins en moins pénible, au fur et à mesure que de bonnes habitudes parviendront à s'introduire dans nos âmes.

Un point très important, aussi, sera de nous montrer dociles aux directives qui nous seront données par ceux qui ont juridiction sur nous ou à qui nous avons confié le soin de guider nos consciences. Comme toutes les vertus morales, en effet, la sagesse est ennemie de tout excès; elle comporte une certaine dose de modération que nous sommes souvent incapables de fixer par nous-mêmes. Il n'est pas rare de rencontrer des pénitents qui, dans la première ferveur de leur zèle, pousseraient jusqu'à l'outrance leurs pratiques de dévotion ou d'ascétisme. L'expérience de leur confesseur les retient alors et les modère, car il faut toujours se méfier de ces périodes d'exaltation qui se terminent très vite, pour faire place à des moments de lassitude et de nonchalance.

Voilà un écueil sur lequel notre bonne volonté risquerait de faire naufrage, mais que l'on évitera si l'on consent à se remettre, avec un abandon tout filial, entre les mains des représentants de l'Eglise. En plus de leurs qualités personnelles, développées par de longues études et une pratique incessante des âmes, les prêtres ont, en effet, des grâces d'état pour éclairer les incertitudes et indiquer la route à suivre. Ils tiennent, auprès des fidèles, la place même de Notre-Seigneur, qui les a délégués pour cela; et ils ont, par conséquent, droit à être écoutés et obéis, en tout ce qui regarde l'ordre spirituel, comme le Maître lui-même qui les a envoyés.

La soumission à l'Eglise, soit dans ses commandements généraux, soit dans ses prescriptions particulières, est donc absolument indispensable, car le dernier mot de la sagesse est d'accomplir ponctuellement ce que le Seigneur attend de nous et nous indique par l'intermédiaire de ceux qui doivent nous conduire aux cieux.

LES FÊTES DE L'EGLISE

LVII

LE PATRONAGE DE S. JOSEPH

Longtemps la dévotion à S. Joseph est un peu restée dans l'ombre, nous en dirons les raisons. C'est l'honneur de notre temps de l'avoir mise en lumière, et elle est devenue pour nous une dévotion protectrice. C'est ce que nous révèle cette fête solennelle du Patronage de S. Joseph, qui vient accroître les joies pascales.

I

Comment les siècles chrétiens avaient-ils pu oublier S. Joseph ?

Ils ne l'avaient pas oublié. L'Orient surtout, qui garde de précieuses sources de tradition, eut toujours un culte pour celui qui avait été le chef de la Sainte Famille; mais l'Eglise était occupée à combattre pour affermir dans les âmes la foi en la divinité de Jésus-Christ, cette vérité essentielle sans laquelle il n'y a pas de christianisme. Elle y porta toute son attention et tous ses efforts. La lutte engagée par l'impiété, lorsque S. Jean vivait encore, dura cinq siècles, constante et acharnée, conduite par Arius, Nestorius et les grands hérésiarques d'alors, soutenue par les empereurs et avec tant de succès perfides que, suivant le mot de S. Jérôme, un matin l'univers se réveilla arien.

Quand les conciles de Nicée et d'Ephèse, dont les décisions furent acceptées et proclamées par des centaines de conciles provinciaux, eurent terrassé l'hérésie, le calme se fit dans les esprits, mais ils demeuraient frappés surtout par les grandes vérités de la foi, ils s'appliquaient à méditer sur la Sainte Trinité, la venue de Jésus-Christ au monde, sa vie, sa mort sur la croix; à couvrir le sol de blanches églises et de merveilleuses cathédrales. Leur ferveur s'exaltait à les contempler et à y prier. Puis ils se refroidirent : *frigescente mundo.*

L'Eglise n'ignore pas que les hommes ressemblent tous à ces Athéniens du temps de S. Paul, qui s'abordaient chaque matin en se demandant : « Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? » Il faut du nouveau, même dans la dévotion, parce que la nature humaine en est avide. La doctrine catholique ressemble à un trésor qui renferme beaucoup de richesses nouvelles et anciennes : *nova et vetera.* Il suffit d'ouvrir ce trésor infiniment riche. L'Eglise l'ouvre quand elle le juge nécessaire. Elle en a extrait, au XIIIe siècle, les fêtes du Saint Sacrement avec leurs magnifiques processions, puis la dévotion au Saint Nom de Jésus, prêchée avec tant de force par S. Bernardin de Sienne, celle de Notre-Dame-de-Pitié et du Chemin de la croix. Ensuite elle a poussé les fidèles à la fréquente communion; elle leur a montré avec sainte Marguerite-Marie au XVIIe siècle le Cœur de Jésus qui a tant aimé les hommes.

Au XIXe siècle, ç'a été un épanouissement admirable de piété et d'amour pour la Sainte Vierge. Marie a encouragé cet élan des cœurs chrétiens par ses apparitions : la Médaille miraculeuse, La Salette, Lourdes, Pontmain. Tous les anciens sanctuaires ont été remis en honneur. La ferveur des fidèles s'était engourdie et individualisée, elle se cachait, elle priait dans la solitude, elle oubliait qu'on ne peut se sauver seul et que la charité est le

feu qui est fait pour s'allumer, pour embraser tout l'univers et remplir le ciel de chrétiens qui y entrent en se tenant par la main. Alors nous avons vu ce spectacle tout nouveau de foules innombrables qui, oublieuses du respect humain et des doctrines égoïstes, renouvelèrent les antiques pèlerinages, comme à l'époque de Jeanne d'Arc, et si denses, marchant par armées, si enthousiastes, si pressées, qu'il fallut construire de vastes temples et préparer d'immenses esplanades pour les recevoir.

Mais depuis sainte Thérèse commençait à poindre la dévotion à S. Joseph. Elle l'avait pris « pour avocat et pour protecteur. » Elle déclarait qu'il l'avait « tirée de l'état où languissait son corps » et « arrachée à des périls plus grands d'un autre genre qui menaçaient son honneur et son salut éternel. » Elle ajoutait : « Je ne me souviens pas de lui avoir rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé. Le Très-Haut donne seulement sa grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin, mais le glorieux S. Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. »

Cette haute parole émut les âmes pieuses ; les Carmes, qui avaient introduit en Occident au XIIIe siècle le culte de S. Joseph, composèrent un office en son honneur et le firent accepter par le Saint-Siège. Un grand nombre d'Eglises obtinrent la faveur de célébrer la fête du patronage de S. Joseph le troisième dimanche après Pâques, enfin Pie IX l'établit dans toute l'Eglise par un décret du 10 septembre 1847, et Pie X l'éleva au rang des plus grandes solennités. L'époque était grave. Pie IX voyait la liberté de l'Eglise compromise, Pie X la paix universelle troublée ; tous les catholiques s'adressèrent à S. Joseph. Cette dévotion est donc l'honneur de notre temps, à qui elle était réservée pour raffermir les âmes et relever les cœurs.

II

Car c'est aussi une dévotion protectrice.

Un protecteur doit être puissant, autrement sa protection est illusoire, et quel homme fut revêtu d'autant de puissance que S. Joseph, fut aussi grand que lui ?

Il fallait au Fils de Dieu une mère, et, par état, cette mère devait être la plus élevée et la plus auguste des créatures. Au Fils de Dieu il fallait un guide, un soutien, un père chargé de le nourrir, de veiller sur lui, de le défendre. A la Mère de Dieu il fallait devant les hommes un époux sur qui elle pût s'appuyer, un protecteur qui lui offrît un secours toujours prêt. Ce soutien, ce père, cet époux, ce protecteur fut S. Joseph.

Rien ne peut donner une idée de la sainteté, de la grandeur, de la sublimité de la famille de Nazareth : Marie était supérieure aux anges les plus élevés, les plus rapprochés de Dieu ; et l'Enfant Jésus était le Fils de Dieu. Qui serait digne d'être le chef de la Sainte Famille, de commander à la Sainte Vierge, de commander à Dieu lui-même ? Ce serait S. Joseph. Et de fait, Marie lui était soumise comme l'épouse à son époux, et l'Enfant Jésus leur était soumis comme un fils à ses parents. Jésus obéissait à S. Joseph comme à son supérieur : *Et erat subditus illis.*

Et s'il lui obéissait, nous devons remarquer que le chef, le supérieur, le père qui commandait à la Sainte Famille fit ses preuves de vertu, de dévouement, d'intrépidité que rien n'arrête et ne fait trembler. Sa vie fut traversée par les angoisses, les épreuves, les ordres qui paraissaient impossibles à exécuter. A-t-il jamais faibli ? S'est-il jamais plaint de la Providence qui ne l'avertissait qu'à la dernière heure ? A-t-il jamais été au-dessous de sa tâche ? Son énergie et sa foi n'ont-elles pas toujours triomphé des obstacles les plus insurmontables ? Il a été le chef avisé, l'époux parfait, le père qui couvre sa famille de sa protection sûre, qui déjoue les projets homicides d'Hérode et brise les efforts de l'enfer.

Sur la terre, il a su dominer les événements les plus tragiques, il a été tout-puissant dans la lutte contre les ennemis de l'Enfant. Il a donc mérité d'être tout-puissant au ciel pour nous protéger. Aussi bien Jésus qui lui était soumis à Nazareth lui demeure soumis au ciel, et S. Joseph obtient de lui tout ce qu'il lui demande.

S. Joseph, qui était le protecteur de la Sainte Famille, reste le protecteur puissant de cette grande famille qui est l'Eglise, de la grande famille française, de notre société qui devrait être une famille unie, et qui compte tant de frères ennemis, de chacune de nos familles et de chacune de nos âmes. Son protectorat est universel, l'Eglise l'a proclamé et S. Joseph ne la fera pas mentir.

L'Eglise souffre, la France court les plus grands périls. Si S. Joseph ne préserve pas l'Eglise des malheurs qu'elle redoute, si la France demeure désemparée par suite de la crise présente et inquiète au sujet de l'avenir, ce n'est pas la puissance qui manque à S. Joseph pour nous rendre la paix et calmer nos inquiétudes : c'est la prière à S. Joseph qui fait défaut, qui est trop rare, trop tiède et trop peu confiante. Rien ne s'obtient sans la prière. Prions-le donc avec une ferveur plus ardente, une plus fidèle assurance.

Dans nos familles, rapprochons-nous de l'idéal de la Sainte Famille. Nous ne l'atteindrons jamais ; toutefois, à force de regarder toujours ce parfait modèle, nous mettrons dans notre intérieur une plus grande ressemblance, plus de vertu, plus de bonheur et plus d'espérance. Ce qui manque au chef de famille, c'est l'autorité. Il est dans sa maison le représentant de Dieu qui l'a investi de son pouvoir, il oublie que les enfants doivent lui être soumis, lui obéir, comme l'Enfant divin obéissait à ses parents ; et comme l'enfant est, par nature, observateur de toutes les faiblesses familiales et usurpateur de l'autorité, c'est lui maintenant qui commande dans les familles et qui devient le tyran de son père et de sa mère.

Ce manque d'autorité se fait sentir aussi dans la société française, où les éléments de désordre

ont l'audace et se croient tout permis. C'est la conséquence des doctrines de liberté effrénée qui finissent par prévaloir. Le mal n'a aucun droit et il prend tous les droits. La liberté du bien, qui a tous les droits, les abdique de plus en plus. Ainsi le mal est sur le même pied que le bien, l'erreur sur le même pied que la vérité, et comme l'erreur et le mal sont envahissants et sans scrupules, ils finiront par chasser le bien et par interdire à la vérité de paraître et d'enseigner.

Jamais il n'a été plus nécessaire de prier S. Joseph, afin que nos familles et que la patrie ressemblent à la Sainte Famille par la vertu, la conduite et la doctrine. Prions-le aussi pour nous, pour notre âme, afin qu'il accoure à notre chevet quand Dieu nous appellera à lui, car il est aussi le patron de la bonne mort, afin qu'il nous apporte les secours et les consolations que Jésus et Marie lui ont prodigués avant qu'il rendit sa douce âme à Dieu.

Nous savons qu'il est puissant, mais il est également bon. On ne peut regarder son aimable et indulgente figure, méditer sur sa vie toute semée de douleurs, de résignation et d'énergie, sans se sentir attiré vers lui par sa bonté, son regard empreint de douceur paternelle. Il a connu la souffrance, il sait compatir. Il accueille tous ceux qui l'aiment et qui l'implorent, il prévient même leurs désirs. Il suffit qu'on soit affligé, animé d'une bonne volonté sincère, pour qu'il vienne nous apporter son aide.

LVIII

L'OFFICE DE LA FÊTE

La fête du Patronage de S. Joseph a été fixée au mercredi de la troisième semaine après Pâques, et elle est célébrée dans la plupart des églises le dimanche suivant.

I

L'Introït rapporte les paroles de David contraint de se réfugier chez les Philistins pour fuir la colère du roi Saül. (I Reg., XXI). Il s'encourage par la pensée que Dieu veille sur lui : « Le Seigneur est notre secours et notre protecteur. En lui notre cœur se réjouira, et nous avons espéré en son saint Nom. *Alleluia.* » (Ps. XXXII, 20). — « Vous qui gouvernez Israël, jetez un regard sur nous. Vous avez conduit Joseph comme votre docile brebis. » (Ps. LXXIX, 2).

En prononçant ces paroles, nous pensons aussi à S. Joseph, « que nous vénérons comme notre protecteur sur la terre. » (Collecte).

S. Bernard a vu dans le premier Joseph, fils de Jacob et de Rachel, le type de S. Joseph. De là l'Epître, qui est tirée de la Genèse.

Avant de mourir, Jacob réunit ses fils afin de leur annoncer les destinées qui les attendent. Il prédit que le sceptre ne sortira pas de Juda avant que vienne celui qui est attendu et qui sera le Désiré des nations. Mais quand il arrive à Joseph, il laisse déborder son cœur et éclater son enthousiasme, car c'est, avec Benjamin, son fils préféré ; il est le frère persécuté qui a sauvé ses frères.

« Joseph est le rejeton d'un arbre fertile, le rejeton d'un arbre fertile sur les bords d'une source ; ses branches s'élancent au-dessus de la muraille. Des archers le provoquent, ils lui lancent des flèches et l'attaquent. Mais son arc reste ferme, ses bras et ses mains sont rendus agiles par les mains du Puissant de Jacob, par celui qui est le Pasteur et le rocher d'Israël. Que du Dieu de ton père — il t'aidera ! — et du Tout-Puissant — il te bénira ! — te viennent les bénédictions du ciel en haut, les bénédictions de l'abîme en bas, les bénédictions des mamelles et du sein maternel ! Les bénédictions de ton père surpassent les bénédictions des montagnes antiques, la beauté des collines éternelles : qu'elles soient sur la tête de Joseph, sur le front du prince de ses frères [1] ! » (Gen., XLIX).

Nous retrouvons dans cette belle prophétie les traits et l'histoire de S. Joseph. Il grandissait en beauté, en sainteté. Ses frères l'ont persécuté et il a dû s'exiler pour gagner ailleurs un pain moins amer. Mais, depuis, sa gloire n'a cessé de grandir. Il est devenu le pasteur et la force de son peuple ; il a veillé sur le Sauveur d'Israël et sur sa sainte Mère ; sa force a brisé l'épreuve, elle a brisé les puissances de l'enfer. Il a gardé l'Enfant divin et l'a préservé d'Hérode, des persécuteurs, de la faim, de la mort. Et maintenant il continue à gouverner, à protéger son peuple, le peuple chrétien, dont la reconnaissance grandit de plus en plus.

Après avoir sauvé la Sainte Famille, il prodigue ses soins et sa bonté à sa nouvelle famille qui l'a choisi pour protecteur, la grande famille de l'Eglise. Il est devenu le Père de tous, comme Marie est devenue la Mère des hommes. Il est la bénédiction du monde. Il est béni dans ses enfants, dont le nombre s'accroît toujours. Il est béni par l'Eglise, qui espère, parce qu'elle a les promesses de la vie, mais qui sent que la lutte est dure. Elle espère en lui, elle médite sa vie laborieuse et pure parce qu'il n'a jamais connu le découragement, la tristesse, ni le péché.

C'est sur ces pensées qu'on chante l'*Alleluia.* S. Joseph parle aux fidèles : « De quelque tribulation qu'ils crient vers moi, je les exaucerai et je serai leur protecteur à jamais. »

Et les chrétiens lui répondent par cette touchante prière : « Faites-nous, ô Joseph, mener une vie innocente, et que cette vie soit toujours sous votre patronage comme dans un abri sûr. »

Dans l'Evangile, S. Luc nous raconte le baptême de Jésus par Jean-Baptiste dans le Jourdain. Tout le peuple venait se faire baptiser. Jésus vint aussi, mêlé au peuple, et quand il fut baptisé, après avoir donné au monde cet exemple d'humilité qui sera la note de toute sa vie, parce que l'orgueil est le grand fléau du monde, il se mit à prier : *Jesu baptizato et orante.* Qu'elle fut ardente, cette

[1] Trad. Crampon.

prière ! Le ciel s'ouvrit pour admirer et pour adorer le Fils de Dieu qui, sur le point de commencer sa mission, se faisait ainsi suppliant, lui le Tout-Puissant, qui apportait au Père le témoignage de son obéissance et l'implorait. Alors l'Esprit-Saint descendit sur lui, sous la forme visible d'une colombe, et une voix du ciel parla ainsi : « Vous êtes mon Fils bien-aimé. En vous j'ai mis mes complaisances. »

L'Evangéliste ajoute : « Jésus avait environ trente ans, et il était regardé comme le fils de Joseph. » (Luc, III, 21-23).

Pourquoi le regardait-on comme le fils de Joseph, sinon parce qu'il avait pour Joseph les égards, la vénération, l'amour que le meilleur des fils témoigne au meilleur des pères ? Les Nazaréthains l'avaient vu soumis à S. Joseph, travaillant avec lui, l'entourant de respect, et qui dira la puissance, l'efficacité de cet exemple ? Les habitants de Nazareth ignoraient que Jésus fût le Fils de Dieu, mais ils étaient frappés de la sainteté de cette famille, où tout était si bien ordonné, où l'enfant était soumis, grandissant en sagesse à mesure qu'il grandissait en âge, où la mère obéissait à son époux, où la paix régnait avec la charité, où S. Joseph était le modèle des pères de famille et agissait en chef dont l'autorité était aimée et incontestée.

Nous qui connaissons tous les mystères de la Sainte Famille, nous aimons à nous reporter par la pensée dans cet humble et doux intérieur de Nazareth, qui est le séjour de toutes les vertus, l'endroit le plus auguste de la terre, où le ciel se plaît à descendre. Les anges y adorent leur Dieu, ils s'inclinent avec amour devant leur Reine, et ils honorent S. Joseph, qui est le moins élevé en dignité personnelle, mais qui, en sa qualité de représentant de Dieu, est revêtu de l'autorité.

II

L'Eglise a composé une préface particulière en l'honneur de S. Joseph, comme elle a fait pour la Sainte Vierge et les Apôtres :

« C'est une chose vraiment digne et juste de vous rendre grâces en tout et partout, Seigneur Saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, de vous glorifier dans cette fête du Bienh. Joseph par de justes louanges, de vous bénir et de vous exalter. Car il fut l'homme juste, que vous avez donné comme époux à la Vierge, Mère de Dieu ; il fut le serviteur fidèle et prudent que vous avez établi sur votre propre famille, pour remplir les fonctions de père et de gardien sur votre Fils unique, conçu sous l'ombre du Saint-Esprit, le Christ Jésus, Notre Seigneur. » Tous les titres de S. Joseph y sont énumérés : époux, serviteur, gardien, père, l'homme de confiance du Saint-Esprit.

Son histoire, — au moins tout ce que l'Ecriture nous rapporte de lui, — nous est racontée dans les antiennes des Vêpres.

Sa naissance : « Jacob engendra Joseph, l'Epoux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. »

Son union avec Marie : « L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, à une Vierge mariée à un homme nommé Joseph. »

Le voyage de Bethléem : « Joseph monta de la ville de Nazareth en Galilée, dans la ville de David, qui est appelée Bethléem, en Judée. »

La visite des bergers : « Ils vinrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'Enfant placé dans la crèche. »

Enfin l'opinion du peuple touchant la paternité de Joseph : « Jésus commençant sa mission était âgé d'environ trente ans, il était regardé comme le fils de Joseph. »

L'hymne *Te, Joseph, celebrent* continue cette glorieuse histoire :

« Que les chœurs célestes chantent votre gloire, ô Joseph ! Que toutes les assemblées des chrétiens fassent retentir vos louanges, vous qui, rempli des mérites les plus brillants, avez été, par une chaste alliance, uni à l'auguste Vierge. — Votre Epouse porte les marques d'une prochaine maternité ; l'étonnement, l'anxiété, le doute, saisissent votre âme ; un ange vient vous apprendre que le fruit de son sein est l'œuvre de l'Esprit divin. — Quand le Seigneur est né, vous le pressez dans vos bras, vous l'accompagnez dans sa fuite jusqu'en Egypte. Quand il est perdu à Jérusalem, vous le cherchez et le retrouvez. Ainsi vos joies sont mêlées de larmes.

Le verset nous peint la paix et le bonheur de S. Joseph après toutes ses épreuves... C'est lui qui parle : « Je me suis assis à l'ombre de celui que j'aimais, et son fruit a été doux à ma bouche. »

Après sa vie si traversée, S. Joseph jouit enfin d'une grande félicité. On le voit dans sa vieillesse assis à son doux foyer de Nazareth, comme les fils d'Israël, dans les jours de calme et de prospérité, en récompense de leur fidélité à observer la loi de Dieu, étaient assis, chacun dans l'ombre protectrice de sa vigne et de son figuier. Le saint patriarche regarde la Vierge qui file ou manie l'aiguille dans un coin de son atelier. Ses yeux se portent ensuite sur Jésus devenu un jeune homme et qui a pris sa place pénible au travail. Il écoute les paroles qui tombent de ces bouches si pures, et il remercie Dieu de son bonheur, de ce fruit spirituel si doux à son cœur.

L'Antienne de *Magnificat* nous ramène au Temple de Jérusalem, où Marie et Joseph retrouvent Jésus parmi les docteurs. Marie ne peut se défendre de lui dire : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? Voici que votre père et moi nous vous cherchions tout affligés. » Reproche plein de suavité pour S. Joseph, car Marie a su y glisser la parole qui lui était souverainement agréable : « Votre père et moi. » Joseph était ainsi déclaré solennellement le gardien, le père de Jésus.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

12e LEÇON

VIIIe Article du Symbole : le Saint-Esprit

Q. 109. — *Qu'est-ce que le Saint-Esprit ?*

R. — *Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Sainte Trinité, qui procède du Père et du Fils.*

Rappelons ce que nous avons dit au chapitre de la Sainte Trinité : le Saint-Esprit est une personne distincte du Père et du Fils ; il est égal au Père et au Fils, et Dieu, comme le Père et le Fils ; mais il est avec le Père et le Fils un seul et même Dieu. Voici un livre. Je puis examiner sa forme, sa couleur, son poids. Ce sont là trois choses parfaitement différentes et pourtant leur union ne forme qu'un seul livre. Cette comparaison, tout imparfaite et inexacte qu'elle soit, peut nous aider à nous faire une idée de la Sainte Trinité et de chacune de ses trois personnes.

Que signifient ces mots : « Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ? » Regardez cette ampoule électrique : elle est composée d'un fil métallique dans lequel passe un courant électrique ; la lumière procède du fil et du courant. Le fil et le courant sont intimement unis, puisqu'il n'y a pas un seul point du fil où ne passe le courant ; de cette union intime procède la lumière. Le Père et le Fils aussi sont étroitement unis : partout où est le Père, est aussi le Fils. Partout où est le Fils est aussi le Père. Le Père aime le Fils ; le Fils aime le Père. De cette intime union d'amour procède le Saint-Esprit.

Q. 110. — *Le Saint-Esprit s'est-il manifesté visiblement sur la terre ?*

R. — *Oui, le Saint-Esprit s'est manifesté visiblement sur la terre, sous la figure d'une colombe, au baptême de Notre-Seigneur, et en descendant sur les Apôtres, sous forme de langues de feu, le jour de la Pentecôte.*

Dieu est un pur esprit, c'est-à-dire qu'il n'a pas de corps. On ne peut donc pas le voir. Lorsqu'il veut apparaître aux hommes et se faire voir, il faut donc qu'il prenne une forme corporelle, soit celle du corps humain, comme l'a fait la seconde personne de la Sainte Trinité par l'Incarnation, soit celle d'un autre corps, par exemple celle d'une colombe ou celle du feu. C'est ce que fit la troisième personne, le Saint-Esprit, en deux circonstances mémorables.

Quand Notre-Seigneur approcha de la trentième année, âge auquel il devait commencer sa vie publique et sa prédication, Dieu fit annoncer aux Juifs sa venue par S. Jean-Baptiste. Il voulut permettre à celui-ci de reconnaître le Messie sans risque d'erreur et il lui donna ce signe : « Celui sur qui tu verras l'Esprit-Saint descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. » Jésus se présenta donc à Jean sur les bords du Jourdain et lui demanda de le baptiser. Notre-Seigneur voulait ainsi donner l'exemple de la piété telle qu'elle était pratiquée par les hommes vertueux de son temps. Le baptême de Jean n'était pas notre sacrement de baptême, mais une cérémonie par laquelle les âmes se préparaient à la pénitence, c'est-à-dire au regret et au pardon de leurs fautes. Bien que n'ayant aucune faute à regretter et à se faire pardonner, Jésus se soumit à cet usage, comme il s'était soumis précédemment à la circoncision et à la cérémonie du rachat prescrites par la loi de Moïse, par humilité et pour donner l'exemple.

S. Jean-Baptiste baptisa donc Jésus dans le Jourdain. Vous pouvez voir cette scène représentée sur le tableau qui se trouve aux fonts baptismaux de notre église. Au moment du baptême, on entendit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Puis une colombe apparut, descendant du ciel, et s'arrêta au-dessus de Jésus. La voix était celle du Père ; la colombe était le Saint-Esprit. Dieu voulut ainsi nous faire comprendre que les trois personnes de la Sainte Trinité sont toujours unies, parce qu'elles sont un seul et même Dieu. Pourquoi est-ce sous la forme d'une colombe que le Saint-Esprit s'est montré ? Parce que la colombe fait penser à la douceur et à la pureté. Le Saint-Esprit est la pureté, la sainteté sans tache ; il apporte la pureté, la sainteté à l'âme dans laquelle il descend. Il est la douceur, la bonté même, puisqu'il vient dans une âme pour la réconcilier avec Dieu et lui prouver son amour ; il apporte à cette âme ses sentiments de bonté et d'amour pour qu'elle les manifeste, à son tour, à l'égard de Dieu et de son prochain.

Le Saint-Esprit se manifesta visiblement sur la terre en une autre circonstance : le jour de la Pentecôte (qui signifie le cinquantième jour après la Résurrection). Jésus avait promis à ses Apôtres qu'il leur enverrait le Saint-Esprit. Après l'Ascension de Notre-Seigneur, ils se tenaient d'ordinaire au Cénacle, dans cette salle où Jésus avait institué l'eucharistie, la messe et le sacerdoce. Là, en compagnie de la Sainte Vierge, ils priaient, attendant la venue du Saint-Esprit.

Dix jours après le départ de Jésus, ils étaient donc réunis au Cénacle, lorsqu'ils entendirent un bruit semblable à celui d'un vent qui souffle avec force ; ce bruit remplit toute la maison. Ils virent paraître comme des langues de feu qui se posèrent sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit et ils se mirent à parler d'autres langues, selon l'inspiration du Saint-Esprit.

Pourquoi ce bruit et ces langues de feu ? Le bruit du vent fait penser à sa force ; le Saint-Esprit donne aux âmes la force de résister au mal et d'accomplir le bien. Le feu éclaire et réchauffe : le Saint-Esprit éclaire les âmes sur les vérités de la religion et sur leurs devoirs ; il réchauffe les cœurs qui sont froids et leur donne l'amour de Dieu et du prochain. La forme de langues fait